

# « Le Camp ce n'est pas mon pays,

*c'est le lieu où vit mon peuple », m'a dit Mariam, 20 ans, dans le camp de Borj El Chamalé, au Liban. Parole d'exil. Je n'étais pas revenue dans les camps de réfugiés Palestiniens du Liban depuis 1994. Nous devons nous retrouver. Pendant un mois, je les ai photographiés et je les ai écoutés. Nous avons besoin de nous parler. Moi, je voulais savoir et eux voulaient transmettre... Ici, ce sont des photos et des paroles, le fruit de notre rencontre, dans ces camps où il y a comme un mouvement incessant, une circulation vive qui nous porte d'un endroit à un autre, et nous ramène toujours au point de départ, nous donne l'impression de l'immobilité. Ici le temps est lourd et léger comme un rêve. Il n'y a ni départ ni arrivée, le départ et l'arrivée sont hors du temps, hors du camp, là-bas en Palestine.*

**Khaled, 35 ans. Badawi**

« Je n'ai pas besoin de votre compassion, je veux qu'on reconnaisse mes droits, j'ai le droit de revenir. »

**Mariam, 20 ans. Borj El Chamale.**

« Nous, jeunes ou vieux, entre une belle vie ici et la misère là-bas, nous choisirons la misère là-bas. »

**Souel, 25 ans. Borj El Chamale.**

« Ici au Liban, j'étouffe, je me sens comme en prison. Donnez-moi un arbre dans mon pays et je vivrais sur cet arbre. »

**Najah, 25 ans; Borj El Chamale.**

« J'ai toujours vécu dans la guerre, je n'ai pas eu l'occasion de faire des rêves, ils ont tué mes rêves. »

**Fadi, 30 ans. Nahar El Bared.**

« Ici nous sommes les boucs émissaires. Dès qu'un événement suspect se produit, on nous harcèle. Nous vivons isolés dans les camps. Comment sortir et convaincre de mon humanité ? »

**Abou Joumaa, 75 ans. Badawi.**

« Nous rejeterons toutes les propositions qui ne nous permettent pas de rentrer dans nos villages, et nous demanderons une compensation pour l'utilisation de nos terres pendant que nous étions réfugiés. »

**Rahed Walid el Hadj, 67 ans. Nahar El Bared.**

« En Palestine, nous étions très pauvres. En 1948 mon père venait juste d'acheter un petit lopin de terre. Comment pourrais-je oublier ce petit bout de terre ? Une compensation financière ne réparera pas le vol de mon enfance et le désespoir de mes parents. »

**Jihad, 20 ans. Borj El Chamale.**

« Je connais la Palestine, par mes parents, par les livres et la télévision, et surtout je la connais par ma souffrance. Je suis Palestinien par fidélité, par mon malheur, par ma force et par ma naissance. Je veux que le monde entier sache que je suis Palestinien. »

**Assef, 28 ans. Aïn El Héloué.**

« Depuis la fin de la guerre, il y a trois mille Palestiniens dans les prisons libanaises, et mille autres qui sont encore recherchés. Qui en parle ? qui nous protège ? Là-bas, en Palestine, nous aurons des témoins. »

**Hamda, 40 ans. Nahar El Bared.**

« Quand on cherche du travail, on nous demande notre nationalité. Nous gagnons juste de quoi vivre au jour le jour. Mais grâce à dieu, ça va. »

**Abou Youssef, 80 ans. Badawi.**

« En 1990, j'ai eu l'autorisation de visiter mon village, j'ai pu y rester quarante jours. Quand je suis parti, j'ai eu l'impression de mourir une deuxième fois. »

**Khaled, 35 ans. Badawi.**

« Ici, en exil au Liban, nous avons tellement appris de notre souffrance, nous avons appris à vivre avec rien. Nous savons que notre dignité est ce qu'il y a de plus important. »

Ces mots et les photographies qui suivent portent aussi les moments partagés de rire, d'espoir, d'émotions, et la profonde amitié qui me lie à Salah, Samira, Racha, Walid, Wissam, Nizzar, Yasser, Bellal, Oussama, Naef, Iham, Bassem, Suzanne, Smaïl, Thair, Abou Khaled, Abou Youssef, Roucham, Ahiman, Oum Nizzar, Oum Walid, et à tous ceux qui m'ont si chaleureusement et généreusement ouvert leur porte.



**JOSS DRAY**

---

**JOSS DRAY**, photographe indépendante, a collaboré à plusieurs revues en Europe et aux États-Unis. Elle travaille depuis 1987, sur « l'histoire quotidienne de la résistance du peuple palestinien ». (Photos prises au Liban en 2000 et 2001).







